

| *Travail, art, personne*

FR. MARIE-DOMINIQUE PHILIPPE, O.P.

LA PHILOSOPHIE SCOLASTIQUE THOMISTE, c'est un fait, a négligé d'étudier le travail et l'art comme des éléments essentiels de la formation de la personne humaine. Et ce phénomène s'est étendu à tous les développements de la théologie, de la *doctrina sacra*. Certes, on a parlé de travail laborieux, pénal, comme conséquence du péché originel, comme la punition de Dieu chassant Adam et Ève du Paradis terrestre : « Tu travailleras à la sueur de ton front ¹ ». Mais l'étude du travail, considéré comme une des activités humaines, une activité propre et essentielle à l'homme, a été, de fait, laissée de côté. Et il fallut l'enseignement du pape Jean Paul II sur le travail ² pour inciter les théologiens à se réveiller, pour les stimuler à chercher ce qu'il y a de propre à l'homme dans le travail.

Nous aimerions tenter de préciser ici, dans une perspective de sagesse *philosophique*, ce qu'il y a de propre à la formation de la personne humaine dans le travail et dans l'activité artistique.

L'univers et l'homme : la sagesse de Dieu

Soulignons d'abord que le travail s'impose à l'homme, puisque Dieu n'a pas voulu créer un univers physique parfait, complètement achevé en lui-même, un milieu parfaitement adapté à l'homme. Dieu aurait pu « faire » un univers parfait, auquel l'homme n'aurait rien pu ajouter, qu'il n'aurait pu modifier sans le rendre moins parfait. Si Dieu avait fait un tel univers, l'homme n'aurait pas eu d'autre activité que de se servir

1. « Maudit soit le sol à cause de toi ! Dans la peine tu t'en nourriras tous les jours de ta vie. Ce sont des épines et des chardons qu'il fera germer pour toi, et tu mangeras l'herbe des champs. C'est à la sueur de ton visage que tu mangeras du pain jusqu'à ton retour au sol, car de lui tu as été pris ; car poussière tu es, et à la poussière tu retourneras » (Gn 3, 17-19).

2. En particulier la lettre encyclique *Laborem exercens*.

de cet univers tel que Dieu l'avait créé pour lui. Il n'aurait eu qu'à cueillir ce que les arbres fruitiers lui auraient donné, ce que les animaux auraient pu lui donner par eux-mêmes, sans vouloir les modifier. La terre lui aurait donné les fleurs et les fruits nécessaires. Il y a toujours dans le cœur de l'homme et dans son imagination, ce rêve romantique d'une nature parfaitement adaptée, en parfaite harmonie à tous ses désirs, à toutes ses nostalgies. Cela est un beau rêve, mais n'est pas la réalité.

Travail, coopération, exploitation

De fait, l'univers reste un magnifique jardin qui réclame d'être *cultivé* par l'homme ³ pour lui donner tout ce qu'il cherche. Cultiver implique un *travail*, pas seulement une cueillette. Cultiver demande une coopération efficace, harmonieuse, entre l'homme et la nature vivante qu'il cultive. Il y a un *art* qu'il faut inventer, découvrir et développer, pour que la coopération de la nature et de l'homme se réalise le mieux possible, avec la plus grande harmonie et le plus grand respect. Car *cultiver* n'est pas *exploiter*. Exploiter consiste à chercher le plus grand rendement possible, sans respecter la nature profonde de ce qu'on utilise en le travaillant. En exploitant la nature, on ne cherche que l'efficacité immédiate, sans se soucier de ce qui pourra être utilisé dans la suite. En raison même de cette manière d'exploiter tout ce qu'on peut extirper de la réalité qu'on a sous la main, ce qui reste après ce travail violent n'a plus aucun intérêt, n'a plus aucune capacité à être utilisé : ce n'est qu'un déchet, quelque chose qu'on rejette, qui n'a plus aucune capacité ! Ce ne peut plus être une matière transformable. Au sens précis, ce n'est plus une matière, « ce qui peut être transformé par l'homme ». Nous voyons bien là, la distinction capitale qu'il faut faire entre un travail honnête, humain, et une exploitation.

Dans le premier cas, il y a un *respect* de la matière qu'on travaille ; on respecte sa nature propre et il y a une véritable *coopération* entre l'homme qui travaille et la matière, ce qu'elle est en elle-même, ce qu'elle peut nous livrer sans être violentée, ou même détruite. Au contraire, toute *exploitation* implique une violence qui détruit (certes, en vue de donner immédiatement plus), et qui, souvent, réalise tout ce que la matière peut fournir immédiatement sans s'occuper du lendemain : « Après moi, le déluge », c'est bien ce qu'on voit très souvent. L'efficacité immédiate est bien la seule mesure qui vient limiter, diriger ce type de travail. Il n'y a plus d'autre fin que celle-ci : l'efficacité toujours plus efficiente !

3. « Yahvé Dieu prit l'homme et l'installa dans le jardin d'Eden pour le cultiver et pour le garder » (Gn 2, 15).

Pourquoi, de ces deux manières de travailler, l'une reste-t-elle humaine, tandis que l'autre ne l'est plus ? Précisément parce que l'efficacité pour l'efficacité n'est pas humaine : elle ne respecte plus la fin de l'homme. Ne respectant plus la nature de la matière travaillée, elle brise la coopération de l'homme travailleur et de l'univers physique. Elle est le fruit d'un orgueil tyrannique qui, tôt ou tard, brisera l'homme travailleur lui-même. N'est-ce pas ce que nous voyons constamment aujourd'hui ? On confond travail humain, *coopération* de l'homme avec la nature qu'il travaille, et *exploitation* tyrannique de l'univers physique. Cela n'est-il pas une chose très grave ? Car le travail s'impose à l'homme naturellement : cette nécessité repose sur la sagesse du Créateur et sur la responsabilité de l'homme, créé dans un univers qui ne lui est pas parfaitement en harmonie. Il peut désirer l'ennoblir ou, au contraire, le posséder le plus totalement et le plus immédiatement possible.

Ne sommes-nous pas là en présence de la grande corruption du travail ? Le travail, en effet, nous paraît nécessaire à l'homme, et il est bon. Il permet à l'homme de s'épanouir, d'être plus lui-même, pour lui et pour les autres. Il lui permet de s'affermir dans l'univers, de trouver sa place d'homme en coopérant avec la matière qui se présente à lui : elle pourrait s'opposer à lui et même le briser, l'anéantir ; au contraire, elle lui rend service, augmente son influence et sa présence harmonieuse dans l'univers. Ne disons pas que cela est impossible depuis la chute : cela a existé à Nazareth, en Jésus, en Joseph et en Marie. Cependant, le travail cherché pour lui-même peut aussi devenir la grande séduction, ce par quoi l'homme croit pouvoir acquérir une totale autonomie, devenir le maître du monde, et par là, le maître des hommes. N'est-ce pas là une fausse orientation, une tentation terrible ? L'homme prend alors un chemin erroné, celui d'une domination tyrannique, de l'exaltation, de l'*hybris* comme disaient les Grecs, celui de l'orgueil.

Travail et intention morale

Ces deux orientations dans le travail demeurent toujours possibles. En définitive, elles proviennent de l'intention profonde de la vie de l'homme qui travaille : soit il travaille pour se sauver lui-même et pour sauver sa famille en vivant humainement, soit il travaille pour se glorifier, non plus pour sauver sa vie humaine et celle de sa famille, des siens, mais pour lui, pour s'exalter. Alors, ce n'est pas son travail qui est mauvais, mais le point de vue moral, l'intention profonde de vie qui anime son travail et l'oriente. Elle le rend humain ou, au contraire, l'accapare pour en faire un moyen de domination. Cela est net, et le travail apparaît comme le moyen privilégié de se dévouer ou de s'enfermer dans sa propre gloire. Tout dépend de l'intention de vie, honnête ou

orgueilleuse ! Celle-ci peut être tellement intense qu'elle permet, soit de respecter pleinement la matière même qu'on travaille, soit de la transformer radicalement, en ce sens qu'on ne regarde que tel ou tel aspect, celui qu'on veut transformer en le travaillant, sans considérer les autres aspects qui n'existent plus qu'en fonction de celui qu'on a choisi – ce qui permet de rester sincère dans son choix initial.

Par exemple, on cherche à découvrir dans la réalité matérielle qu'on veut travailler ce qui est capable d'être transformé de la manière la plus radicale et la plus rapide. Dès le point de départ, on évitera donc de considérer tout ce qui, objectivement, pourrait être un obstacle naturel à la transformation artificielle par le travail humain (ce sera le procédé de la mise entre parenthèses). On cherchera donc une matière toujours plus pauvre, de plus en plus capable d'être transformée, de moins en moins déterminée qualitativement, donc de plus en plus malléable grâce à une technique de plus en plus efficace. Cette matière de plus en plus transformable est donc de plus en plus entre les mains de l'homme travailleur, et elle est déjà le résultat de ses intentions, de ses connaissances pratiques, de son travail en vue de cette transformation.

Travail et respect de la matière

Cela conduit à transformer même la vision qu'on peut avoir de la matière – ce qui est capable d'être transformé en coopérant à cette transformation. Elle demeure une causalité immanente et sera en quelque sorte un appel à découvrir de plus en plus les idées qu'on peut imaginer en vue d'une production toujours plus originale et plus utile immédiatement, et à chercher de plus en plus des instruments capables de réaliser ces transformations. Le respect initial de la nature-matière disparaît de plus en plus. Le vieil adage selon lequel « on ne peut pas faire n'importe quoi avec n'importe quoi » tend à disparaître, car on tend à pouvoir faire partiellement n'importe quoi de n'importe quoi. La nature-matière ne détermine plus ce qui pourrait être mauvais, mais c'est uniquement l'idée du travailleur et ses instruments qui mesurent l'efficacité de son travail.

N'y a-t-il pas là une transformation radicale du travail – on peut même dire : une transformation substantielle du travail humain ? Car on ne regarde plus en premier lieu la *coopération* de l'homme avec la nature-matière, ce qui est exigé avant toute connaissance intellectuelle artistique. L'intelligence de l'artiste ordonne l'activité du travail et commande l'application volontaire pour son exécution actuelle, c'est-à-dire pour la réalisation d'une œuvre ; l'œuvre est, ou bien une œuvre *utile*, nécessaire à la vie de l'homme ou facilitant son travail (un outil plus perfectionné,

plus adéquat à l'œuvre), ou bien une œuvre *agréable*, belle à voir, à contempler. De ce point de vue, le travail est alors le moyen de réaliser une œuvre artistique, à partir de la nature-matière capable d'être transformée. Ce n'est donc pas le travail qui rend l'œuvre belle (agréable à la vue), mais la matière et la forme : l'*idea* qui commande, dirige le travail, rend l'œuvre belle (élégante) ou utile. Le travail, lui, est une causalité *efficiente* : il réalise la transformation de la matière, le passage d'une détermination à une autre détermination idéale. Et il se fait avec un outil plus ou moins parfait.

En lui-même, le travail est donc un mouvement, un *devenir* qui se réalise dans une matière extérieure à celui qui travaille. C'est un mouvement déterminé par une « idée artistique » (l'*idea*), et non plus par la nature elle-même. C'est pourquoi la transformation de la nature propre d'un être, sa croissance naturelle, n'est pas au sens propre un travail. Celui-ci provient toujours d'une cause efficiente extrinsèque. Il peut donc être violent quand, précisément, il n'est pas selon les exigences profondes de la nature de celui qui est mû. Alors, le mouvement qui provient de l'artiste devient pour cet être un obstacle à sa propre croissance, et cause en lui un arrêt : il est violent en lui-même. Au contraire, si le mouvement qui lui vient de l'extérieur est en conformité avec sa propre fin, il vient aider sa propre nature à atteindre sa fin : c'est un *ars coadjuvans naturam*, selon l'expression de S. Thomas. Alors cet art, qui se réalise par un travail, est au service d'une réalité qui a besoin d'être aidée pour atteindre sa fin propre⁴.

Travail et art

Ce n'est donc pas le travail qui, par lui-même, est au service d'un autre ; c'est l'*art* (réclamant le travail) qui, lui, peut être au service d'un autre, et cet art transforme le travail : on est alors en présence d'un travail qualifié, ordonné vers une réalisation artistique autre que le travail lui-même. Le cas inverse est précisément celui d'un travail ordonné à détruire l'autre. Le travail, considéré en lui-même, est donc un être imparfait, dans l'un et l'autre cas. En effet, il est un être en devenir : il peut être finalisé, mais peut être aussi un obstacle à la finalité. En lui-même, il est neutre par rapport aux diverses finalités humaines. Naturellement, il est en vue d'une finalité nécessaire pour vivre, mais il peut être au service de la violence – il devient alors lui-même violent et quelquefois pervers. C'est par l'*idea*, fruit de notre intelligence pratique,

4. « L'art, d'une part achève ce que la nature est impuissante à accomplir, d'autre part l'imité » (ARISTOTE, *Physique*, II, 8, 199 a 15-17).

que le travail peut concourir à des actions mauvaises et inventer des outils pervers pour réaliser cette *idea*⁵, mais en lui-même, le travail n'est pas pervers⁶.

Travail et personne humaine

Pourquoi le travail s'impose-t-il, et comment l'homme, dans son développement personnel, a-t-il besoin d'un travail qui demeure humain, digne de lui et conforme à sa dignité ?

Le travail s'impose à l'homme pour transformer l'univers, en faire un univers habitable et capable de nourrir tous les hommes. Tous les hommes ont naturellement le droit de se nourrir et de vivre une vie familiale, d'époux et d'épouse, en élevant une famille, selon les désirs les plus profonds de leur cœur humain. Selon ce qu'il est, selon sa réalité propre, le travail n'est pas ce qui constitue l'homme dans sa nature profonde, essentielle. Car l'âme humaine, créée par Dieu immédiatement dans le corps embryonnaire, comme source propre de la vie humaine, n'est pas le fruit du travail humain : elle échappe, d'une certaine manière, au travail humain. Celui-ci ne peut donc que modifier la *manière* de vivre de l'homme, sa manière d'épanouir toutes ses virtualités et sa propre personne. En effet, il peut aider l'homme à atteindre sa fin d'une manière plus ou moins rapide et plus ou moins parfaite. Mais cette source d'épanouissement peut aussi devenir pour lui un obstacle qui l'empêche d'être libre, en le liant à des réalités secondaires qui deviennent principales pour lui dans la mesure où elles l'absorbent complètement.

La croissance de la personne

Le travail se situe pour l'homme dans l'ordre du *devenir* de sa vie, donc dans le devenir de sa croissance d'homme, ou de son déclin ; il augmente ses relations et leur donne un caractère spécial, plus ou moins personnel. Un père peut dire à son fils : « J'ai acquis pour toi, par mon travail, telle ou telle situation » ; cela peut faire partie d'un patrimoine commun, familial ou politique ! Cela est vrai en particulier pour le

5. On peut alors travailler pour sa gloire personnelle, mais aussi pour acquérir de l'argent.

6. Certes, il est évident que le travail peut très vite se développer d'une manière qui n'est plus humaine et qu'il peut alors contribuer à détruire l'homme. Mais comment le travail qui, en soi, est bon et capable d'aider l'homme, peut-il se dégrader à ce point qu'il puisse détruire l'homme qui est à sa source ? Il faudrait, pour le comprendre pleinement, regarder une autre modalité du travail : le travail *intellectuel*, philosophique, et scientifique.

travail de la terre. Pour le travail intellectuel également, mais d'une manière plus complexe, plus difficile à préciser : la bonne renommée du père, du grand-père, d'un homme intègre et intelligent dans son travail, permet au fils ou au petit-fils d'être plus immédiatement reçu comme médecin, avocat, professeur ; cela est net pour toutes les carrières libérales. Rien ne peut remplacer le travail personnel honnête, intègre, intelligent, parfois génial, pour situer un homme dans son milieu et lui donner tout son rayonnement, sa véritable personnalité. En précisant bien que, lorsqu'il s'agit du travail intellectuel, pour accomplir une charge, une fonction importante dans la cité, les deux qualités propres sont l'intelligence et l'intégrité. Lorsqu'il s'agira d'un travail manuel, on sera aussi plus attentif à la vigueur, la force, l'endurance pour être fidèle à la tâche promise.

Cela montre bien que le travail humain réclame à la fois l'intelligence pratique ennoblie par un *habitus* d'art, et une volonté bien développée dans le sens de la justice et des relations amicales. Suivant la diversité des travaux à exécuter, pour que le travail soit intelligent et intègre, il faut acquérir les divers *habitus* d'art, ainsi qu'une grande habileté. Nous comprenons par là que le travail bien fait intègre profondément l'homme dans ses relations propres avec l'univers, pour réaliser un « milieu » où il pourra s'épanouir et se reposer.

Si le travail n'est pas un élément essentiel à la structure de la nature humaine, il est donc cependant essentiel à l'épanouissement de la personne dès qu'il est bien finalisé, dès qu'il est *qualifié* comme ce qui permet à l'homme d'acquérir tel ou tel *habitus* d'art. Alors il réalise l'épanouissement de sa vie d'homme qui éduque et qui rayonne grâce à son activité propre de chercheur de la vérité et d'ami. Il permet ainsi à ses amis de s'épanouir, de finaliser de plus en plus près de lui leur vie d'homme ; cela réalise le *bene vivere*, qui devient hélas si rare dans notre monde. Le travail comme tel n'est donc pas ce qui structure la personne humaine, mais ce qui permet à la personne humaine de s'épanouir.

Si le travail est bien finalisé, l'homme travailleur peut, grâce à son travail, atteindre par lui-même sa propre perfection. Il peut aussi, grâce à son travail intellectuel ordonné à la vérité, atteindre sa propre finalité et avoir une certaine fécondité spirituelle. Par lui-même, le travail ne touche pas la finalité de la personne humaine : il reste de l'ordre des moyens, mais il est un « moyen privilégié » et unique, permettant à la personne humaine, s'il est bien ordonné à la recherche de la vérité, d'atteindre vraiment sa propre finalité.

Nous trouvons la nécessité du travail à tous les niveaux de l'activité vitale de l'homme. Il s'impose à l'homme, précisément parce que celui-ci est dépendant d'un devenir vital au niveau de la vie végétative : il doit croître, il naît dans une dépendance radicale à l'égard de sa mère. Il doit grandir, il dépend d'une famille qui dépend elle-même d'une communauté économique et politique. Ce premier devenir est capital.

L'enfant dépend d'une éducation : et celle-ci implique un enseignement maternel, puis un enseignement classique qui est tout de suite plus ou moins finalisé ; c'est l'acquisition des vertus morales et des premiers *habitus* intellectuels. Là, le travail réclame normalement des éducateurs, des professeurs et des maîtres ; ceux-ci sont plus ou moins qualifiés quant à leur dignité morale, à leur finesse artistique, à leur sens scientifique ou même philosophique. Cela est d'une grande influence pour maintenir chez les jeunes qui leur sont confiés un véritable goût du travail. En effet, l'anorexie, cette maladie qui se développe aujourd'hui avec une telle force au niveau de la croissance biologique, existe aussi au niveau du développement de l'intelligence et de la volonté. On ne veut plus manger – c'est le premier travail ; on ne veut plus aller à l'école – c'est le second travail –, car on en est dégoûté : personne n'a su nous montrer la *finalité* du travail, comme ce qui nous permet d'acquérir telle qualité, la santé, l'autonomie intellectuelle, l'art, la tempérance. Si l'enfant ne veut plus faire l'effort de se nourrir, il se replie sur lui-même et s'enferme en lui. S'il ne veut plus faire l'effort d'apprendre à lire ou à écrire, il s'enferme en lui-même et devient de plus en plus dépendant. Avant d'être un artiste, ne faut-il pas travailler telle ou telle matière, être un artisan qui connaît sa fragilité, ses faiblesses, mais aussi ses capacités, ses virtualités ? Cela ne peut se faire que si on montre à l'enfant ce qu'il peut acquérir en travaillant, ce qu'il est capable de faire en s'appliquant à un travail intelligent. Cela se fait par le fait de voir un maître réaliser une œuvre belle, une œuvre utile ou une œuvre qui éveille l'intelligence du disciple parce qu'elle lui montre la grandeur et la beauté de la vérité.

L'acquisition de l'*habitus* d'art et la personne

Il est évident que l'acquisition d'un *habitus* d'art, si faible qu'il soit, permet à la personne humaine de s'épanouir. C'est une conquête sur son univers, sur son milieu de vie, sur elle-même. Au lieu d'être dépendante des autres et de demeurer dans cette dépendance, quand elle a acquis ces qualités artistiques, elle acquiert une possibilité d'être autonome, d'être libérée de ces dépendances et de réaliser elle-même tout ce qui est nécessaire à son épanouissement vital humain.

Précisons que si l'homme acquiert un *habitus* d'art plus parfait, plus noble, son univers s'élargit : il arrive à goûter plus profondément le caractère original de son univers. Non seulement l'univers physique, naturel, mais aussi l'univers humain, spirituel – univers de culture, de beauté, de vérité. L'artiste se crée un univers de beauté, d'harmonie. Quand on pénètre dans un atelier de peintre, on découvre tout un univers d'homme : ce n'est pas précisément l'univers d'un homme refermé sur lui-même, d'un petit-bourgeois, mais un univers d'artiste, son univers à lui qui a su transfigurer les diverses parties du monde qu'il a vues, regardées, contemplées. C'est alors un univers transfiguré qui loue dans le silence son Créateur. L'œuvre d'art n'est-elle pas « petite-fille » du Créateur⁷, de sa sagesse, de sa magnanimité, de son étonnante fantaisie divine ? Là, on découvre comment l'art du peintre, quand il est vraiment source d'un renouveau, d'un achèvement de la lumière de l'univers, de ses jeux d'harmonie, de formes et de couleurs, donne vraiment à l'homme artiste une nouvelle pénétration de l'univers visible, une sorte de participation au regard du Créateur : il voit dans ce regard un jaillissement de lumière et d'harmonie de couleurs, que les hommes, ordinairement, ne voient pas, n'ont pas le temps de voir, de contempler.

L'artiste peintre a donc acquis dans sa personne humaine une acuité du regard très originale, il a acquis une capacité d'approfondir son expérience sensible de vision, de la rendre plus humaine, plus immédiatement symbolique. Par son *habitus* d'art pictural, il a acquis une possibilité de découvrir un sens nouveau de certaines harmonies de lumière et de couleurs et d'explicitier par son œuvre ce sens symbolique de la lumière et des harmonies (ou des ruptures) de couleurs et de figures. Il a en quelque sorte une nouvelle lecture des paysages et des figures humaines. Cela peut permettre une connaissance nouvelle, originale, du monde et des figures humaines : visages d'enfants ou de vieillards, dans la joie ou la souffrance. Cette connaissance peut dévoiler une profondeur nouvelle du monde physique, un drame latent, un appel à une libération, une exaltation, une gloire passagère, message d'une gloire éternelle ! Il y a donc bien quelque chose de nouveau du point de vue de la recherche de la vérité ; quelque chose qui demeure, certes, limité à la sensibilité, mais tout imprégnée d'imagination et de spiritualité, et même d'un appel vers l'infini. En ce sens, l'art pictural peut exalter notre sensibilité, la rendre humaine et même la glorifier. C'est bien du point de vue de la manifestation de la lumière que l'art de la peinture apporte quelque chose de nouveau et d'acquis à la personne humaine. C'est quelque chose de semblable à la gloire du prophète qui voit, qui proclame ce que les autres hommes ne voient pas, et qui annonce d'une manière humaine ce qui doit arriver !

7. « Notre art suit d'abord l'art naturel à son pouvoir, comme apprenti son maître, si que notre art est à Dieu comme petite-fille » (DANTE, *Divine Comédie*, Enfer, XI, 102-105).

Tout ce qui est vrai du peintre, qui est un visionnaire par son art, pourrait être dit de tout grand artiste dans le développement propre de son art. Le musicien, grâce au développement de son art, peut vivre dans un monde propre qui est le sien : celui du rythme, de l'harmonie des sons, du chant. Il porte cela dans son cœur, dans ses entrailles, dans tout son être vivant, sa sensibilité passionnelle, imaginative, spirituelle ; il est en quelque sorte dans un état extatique, dans un univers nouveau d'harmonie et de grandeur sans fin. Il est saisi en tout lui-même, dans son être sensible, corporel : il danse. Par là, il échappe à la tristesse, au désespoir d'un monde souvent triste ! L'homme a besoin de proclamer, de clamer les désirs les plus profonds de son cœur en chantant, en dansant. C'est par les divers instruments de musique qu'il vibre, au plus intime de son cœur, en harmonie avec son univers idéalisé, mais si vrai. Il redevient l'enfant de l'univers, tout vibrant de sa vie, de son souffle, de sa tendresse et de sa force, de son éclat et de son silence si profond ! Par son chant, par sa danse et sa musique, il peut proclamer combien il vibre à l'appel de cet univers, de cet océan, de ces montagnes, de son désert. Et par son art il peut le communiquer à ceux qu'il aime et qui sont proches de lui. L'art musical réalise une certaine communion entre les hommes : il appelle au combat en réveillant leur colère, leur révolte, mais il réveille aussi leur sentiment religieux, ce qui est magnifiquement exprimé dans certains psaumes :

Alléluia ! Louez Dieu dans son sanctuaire,
louez-le au firmament de sa puissance ;
louez-le en ses œuvres de vaillance,
louez-le, en toute sa grandeur !
Louez-le par l'éclat du cor,
louez-le par la harpe et la cithare ;
louez-le par la danse et le tambour,
louez-le par les cordes et les flûtes.
Louez-le par les cymbales sonores,
louez-le par les cymbales triomphantes.
Que tout ce qui vit et respire,
chante louange au Seigneur ! Alléluia ! ⁸

L'art musical, l'art du chant et de la danse, sont les plus proches de l'homme religieux, les plus primitifs et les plus élevés, car ils saisissent le cœur de l'homme dans ce qu'il a de plus élevé et dans ce qu'il a de plus sensible. La dimension de la personne humaine, dans son individualité cosmique et dans son sentiment de communion avec l'univers et avec le Créateur de l'univers, est alors exaltée, proclamée, ce qui peut conduire à une sorte d'extase individuelle et passionnelle, et également à une sorte de fanatisme collectif.

8. Ps 150.

Notre univers est à la fois le berceau naturel, la bonne terre, mais aussi le terrible ouragan qui brise tout, qui se venge car il n'est pas reconnu, il est massacré par l'homme, il est brutalement refoulé par la technique omniprésente, tyrannique ! Par son art musical, l'homme communique à ces sentiments inconscients de l'univers, de la terre dans sa jalousie farouche, de l'océan dans ses forces cachées et indomptables, mais souvent brutalisées, violentées, dans son souffle propre, ses ouragans et ses cyclones... dans la douceur étouffante de son silence. Par son art musical, l'homme capte toutes ces forces cachées, innocentes, inconscientes, refoulées, faussement domptées par sa technique de plus en plus monstrueuse et accablante : il capte le cri de l'enfant, de la terre, de l'océan, des nuages, de son souffle qui agonise... En ce sens, il peut être prophète des derniers temps, prophète eschatologique ! Par là, il peut être très proche de l'art poétique. Mais la musique est l'art de la *voix*, tandis que la poésie est l'art de la *parole* humaine et de son silence.

L'art : une évasion ?

Mais on pourrait objecter : ce monde que le peintre, le musicien ou le poète se créent, n'est-il pas un monde imaginaire ? L'art n'est-il pas une sorte d'évasion, notre monde tel qu'il est étant trop rude, trop divisé par la jalousie et l'ambition ? L'artiste s'évade de ce monde plein de luttes, qui a une saveur de mort et de lutte implacable. Donc l'art, au lieu d'augmenter notre réalisme, n'est-il pas ce qui favorise un monde idéal, irréel ? Par le fait même, il conduit l'homme artiste à ne plus voir que son rêve, qui devient une sorte de refuge : au lieu de le fortifier, il l'éloigne du réel et le maintient dans un idéal purement imaginaire.

Que ce danger existe, c'est évident. Mais ce n'est pas le danger possible qui doit nous cacher la réalité de notre vie humaine, vécue dans toutes ses dimensions. Le monde que l'artiste se crée est un monde *plus réel pour lui*, comme artiste, que le monde des petits drames et des grands drames, dans lequel l'homme vit et demeure si souvent ! L'homme, pour garder sa vraie personnalité, capable de dépasser toutes les petites histoires de celui qui est replié sur lui-même, n'a-t-il pas besoin de nourrir ce qui en lui est spirituel ? Le monde de l'artiste est précisément spirituel, il est au-delà de ce monde purement matérialiste. Il n'est donc pas purement imaginaire et irréel. Il existe en l'homme spirituel artiste ; il existe pour l'homme spirituel, comme un monde qui lui permet de ne pas tomber dans le désespoir. Il existe comme un monde qui se réalisera un jour !

C'est en ce sens que l'art agrandit l'horizon de l'homme et transforme son individualité qui le replie souvent sur lui-même et le conduit facilement au désespoir. L'art, en développant ce qu'il y a de spirituel en l'homme, lui rappelle que ce spirituel est plus vrai pour l'homme que le matérialisme égoïste et limité. N'y a-t-il pas là un choix personnel à faire entre deux dangers ? L'individu absorbe la personne en la ramenant soi-disant au réel, en fait à l'économie de chaque jour. En revanche le travail, et surtout l'art, ennoblit l'individu et lui donne un élan personnel. Ce dernier choix réclame une grande force, car on est souvent seul ! Mais par là on rappelle aux hommes, très souvent éloignés de toute vérité spirituelle et religieuse, que l'homme est essentiellement un être spirituel. Si on rejette l'esprit en niant la dimension religieuse et l'aspect artistique, on ramène l'homme à un individu radicalement insatisfait et refoulé, capable seulement de revendications incessantes. On le condamne à l'insatisfaction radicale pour toute sa vie ! L'homme ne peut être un « super animal », un animal arrivé à son ultime degré d'évolution. Cela tue en l'homme ce qu'il y a de plus grand et de plus noble. L'art est là pour lui rappeler constamment cette dimension spirituelle.